

## LE POETE

« *Il a inventé ce bégaiement qui n'est pas celui d'une parole, mais celui du langage lui-même* » Gilles Deleuze.

Né à Bucarest dans le quartier juif en juillet 1913, il se prénomme soit Zola soit Salman selon que l'on se rapporte au souvenir de famille ou à l'acte de naissance. Son père, engagé dans l'armée roumaine meurt un an plus tard : le fils hérite du statut d'orphelin de guerre.

Dès l'adolescence, comme il le dit lui même, il se choisit un nom et un égarement. Il a déjà l'intuition ; que, son pays c'est son corps ; que, son identité c'est sa voix. Parler roumain, français, allemand, yiddish, était habituel dans la communauté juive *ashkénaze*, libérale, d'une ville-carrefour comme Bucarest. Non seulement il refusait l'idée d'une hiérarchie entre les idiomes, mais il gardait vivant le yiddish, qu'un programme gouvernemental d'inspiration ultranationaliste et antisémite entreprenait d'éradiquer.

Dans l'année 30, l'idéologie fascisante des gardes de fer prend le contrôle des milieux intellectuels roumain. Ghérasim Luca, qui commence à publier dans plusieurs revues post-dadaïste, opte pour la tactique de la provocation frontale. Il diffuse avec Paul Paun et Pérahim un texte afin de ridiculiser le puritanisme ambiant : « *Pula-La la bite* ». Le titre seul suffit à l'envoyer en prison. Pendant son internement, Luca rencontre un ouvrier typographe qui le persuade de collaborer à « *La parole libre* ». Bien qu'allergique en matière artistique à tout embrigadement et à tout ce qui fait référence à des normes, il s'engage dans ce journal militant dirigé par des socialistes et des membres du parti communiste clandestin ; d'autant plus que les poètes roumains les plus en vue ce sont fait les chantres d'une « *roumanité* » fondée sur le mythe d'une race et d'une langue pure, désignant comme cibles premières aux exactions les communautés juives et tsiganes. C'est en qualité de correspondant de « *La parole libre* » que Luca séjourne à Paris en 1938.

Le 26 juin 1940, il rentre en Roumanie après un court séjour en Italie, il vient d'échapper à la déportation. Des brimades et les travaux obligatoires auxquels il est désormais astreint lui apparaissent sans rapport avec les persécutions qui frappent les autres juifs d'Europe. Lucas cesse toutes activités poétiques, vivant dans l'angoisse constante d'un transfert possible vers les camps de la mort. Il participe cependant à des réunions clandestines avec quelques amis. La guerre finie, c'est avec eux qu'il anime un groupe surréaliste disposant d'une imprimerie et d'un lieu d'exposition. Jusqu'à la proclamation, fin 1947, de la république démocratique roumaine, il renoue avec une création effrénée ne respectant ni les cadres ni les spécificités habituelles. Il n'y a plus de sens interdit au royaume du sens, et le sensible n'est plus soumis au sensé. Lucas décide alors de ne plus écrire qu'en Français, il vient pourtant d'achever trois textes en Roumain : « *L'inventeur de l'amour, la mort morte, et un manifeste non oedipien* ». Dans ce dernier ouvrage il explicite le recours à une langue non maternelle, il souhaite en finir avec l'ordre naturel héréditaire des discours, en finir avec l'ordre tout court. Il répudie les mots et la syntaxe qui, pour lui, ont structuré un inconscient collectif coupable des plus innommables atrocités. Il connaît la langue française depuis longtemps sans que rien d'atavique cependant puisse retenir ses ardeurs sacrilèges, sa soif d'émancipation absolue.

On voit apparaître les amorces du « *bégaiement poétique* » à l'instant même où l'histoire se met à bégayer. Le pouvoir communiste reprend l'essentiel de la phraséologie ancienne. Lucas est immédiatement considéré comme déviant, il tente de fuir la Roumanie, il échoue, s'en suit une attente interminable. Seule une demande de visa pour l'Israël lui permettra de franchir les frontières, le régime communiste ayant imaginé de monnayer ses citoyens juifs. Après cinq ans de refus, Luca obtient le sauf-conduit qui l'oriente vers cette destination. Il vivra reclus dans une grotte échappant par tous les moyens au service militaire obligatoire.

On ne peut donc le présenter pour les quarante deux années de résidence parisienne qui vont suivre que comme un apatride de singulière expression française, tant il a outrepassé les codes de sa langue d'adoption.

Ses poèmes ne trouvent que peu d'échos au delà d'un cercle d'amis captivés. C'est François Di Dio qui publie en 1953, dans la revue « *soleil noir* », un de ses textes majeur : « *héros limite* ». Ce sont ses récitals, à partir des années soixante, qui vont décupler les résonances, provoquer cet envoûtement qui transforment les poèmes de Luca en autant de talismans.

À la fin des années 80, une procédure d'expulsion le chasse de son atelier où il réside et qui a été déclaré insalubre ; il se doit de présenter des papiers avec inscription notamment d'une explicite appartenance nationale afin d'être relogé par la ville. Lui qui se vit en apatride définitif fini par accepté d'être naturalisé français. La mémoire réinvestie par les brimades anciennes, il perçoit partout la résurgence des idéologies et des comportements racistes et antisémites.

Le 9 février 1994 Ghérasim Lucas poste son ultime message avant de se jeter dans la Seine, il dit vouloir quitter ce monde où les poètes n'ont plus de place.

(D'après la préface d'André Velter)

## GENESE DU PROJET :

Dominique Freydfon, compagnie DF, me propose de participer au projet « *des livres émois* » : lectures accompagnées d'un musicien, danseur, ou plasticien, s'en suivra deux lectures performances de textes choisis dans l'œuvre de Ghérasim Luca par une comédienne (*Marielle Coubaillon*) et un musicien (*Jean-Louis Bettarel*).

Travail en forme d'esquisse qui nous a permis d'ouvrir des chemins d'investigation.



## LE PROJET :

"Il m'est difficile de m'exprimer en langage visuel. Il pourrait y avoir dans l'idée même de création – création – quelque chose, quelque chose qui échappe à la description passive telle qu'elle découle nécessairement d'un langage conceptuel. Dans ce langage, qui sert à désigner des objets, le mot n'a qu'un sens, ou deux, et il garde la sonorité prisonnière. Qu'on brise la forme où il s'est enlqué et de nouvelles relations apparaissent : la sonorité s'exalte, des secrets endormis surgissent, celui qui écoute est introduit dans un monde de vibrations qui suppose une participation physique, simultanée, à l'adhésion mentale. Libérez le souffle et chaque mot devient un signal. Je me rattache vraisemblablement à une tradition poétique, tradition vague et de toute façon illégitime. Mais le terme même de poésie me semble faussé. Je préfère peut-être : « ontophonie ».

Celui qui ouvre le mot ouvre la matière et le mot n'est que le support matériel d'une quête qui a la transmutation du réel pour fin . Plus que de me situer par rapport à une tradition ou à une révolution, je m'applique à dévoiler une résonance d'être, inadmissible. La poésie est un « silencophone » le poème, un lieu d'opération, le mot y est soumis à une série de mutations sonores, chacune de ses facettes libère la multiplicité des sens dont elles sont chargées. Je parcours aujourd'hui une étendue où le vacarme et le silence s'entrechoquent – centre choc -, où le poème prend la forme de l'onde qui l'a mis en marche. Mieux, le poème s'éclipse devant ses conséquences. En d'autres termes : je m'oralise."

Ghérasim Luca « *introduction à un récital* »